



THÉÂTRE

de Sartrouville
et des Yvelines

CDN

direction ABDELWAHEB SEFSAF

Ulysse de Taourirt

dossier de production

écriture et mise en scène **Abdelwaheb Sefsaf**
musique **Aligator**



Ulysse de Taourirt

écriture et mise en scène **Abdelwaheb Sefsaf**

collaboration à la mise en scène et à la dramaturgie **Marion Guerrero**

musique **Aligator** (Georges Baux, Abdelwaheb Sefsaf, Nestor Kéa)

direction musicale **Georges Baux**

Abdelwaheb Sefsaf jeu, chant, hang, percussions

Clément Faure oud, guitare, chœurs

Antony Gatta batterie, percussions, chœurs

Malik Richeux piano, violon, accordéon, chœurs

scénographie **Souad Sefsaf, Lina Djellalil**

régie générale et plateau **Arnaud Perrat**

création et régie lumière et vidéo **Alexandre Juzdzewski**

création et régie son **Pierrick Arnaud**

production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN, compagnie Nomade in France

coproduction Théâtre de la Croix-Rousse – Lyon, Sémaphore – Cébazat, Ville de Ferney-Voltaire, FACM

(Festival théâtral du Val-d'Oise) – Conseil départemental du Val-d'Oise, Le Train-Théâtre – Portes-lès-Valence,

Ville du Chambon-Feugerolles, Théâtre de Privas, Saint-Martin-d'Hères en scène, L'heure bleue – ECRP,

Théâtre du Parc – Andrézieux-Bouthéon, Théâtre des Sources – Fontenay-aux-Roses

avec le soutiens de la DRAC et Région Auvergne-Rhône-Alpes, Département de la Loire, Ville de Saint-Etienne

la compagnie Nomade in France est conventionnée par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, la région Auvergne-

Rhône-Alpes, le département de la Loire et la Ville de Saint-Etienne / avec le soutien de la Spedidam et

du Centre national de la musique / avec le soutien du Groupe des O-Scènes publiques Auvergne-Rhône-Alpes

durée 1h20

Contact **Olivia Peresetchensky** développement artistique

olivia@theatre-sartrouville.com / 06 62 06 61 87

theatre-sartrouville.com

(menu « Espace pro »)



Le propos

ULYSSE DE TAOURIRT

Dans le prolongement de l'écriture du volet 1, *Si loin Si proche*, je réunis l'ensemble du « matériau-vie » à ma disposition depuis 2016 et ce jusqu'à 2020 dans la perspective de l'écriture du volet 2, *Ulysse de Taourirt*. Je ne me pose pas la question de la limite, de la décence, de la pudeur. Je rassemble et je reconstruis. De manière cohérente et pas toujours chronologique. Sans préméditation, sans planning, au gré de mes visites. Je questionne mon père, ma mère. J'écoute les récits parfois sans fin, parfois prononcés du bout des lèvres, dans un souffle, à peine perceptibles. Je me régale quand la petite histoire rejoint la grande. Récits de mariage, d'exil, de résistance, de guerre contre la France ennemie d'alors. J'écris ma fiction documentaire dans une forme linéaire, sans passion, sans emportement, sans emphase ou pathos. Juste les faits.

Aucun suspens, aucun artifice... à la fin ils vont mourir et nous serons tristes. Déjà les signes de la fatigue, la perte de mémoire, les repères incertains, les noms qui s'oublient. Déjà les corps fatigués les abandonnent, trahissant leur dignité. Eux toujours prompts à ne jamais se plaindre, à supporter en silence la rigueur de l'exil, de la vie dans les bidonvilles, eux toujours si forts, aujourd'hui si fragiles. Eux parents modèles, qui s'interrogent. Ont-ils été de bons parents ? Le rêve de retour a-t-il hypothéqué l'avenir de leurs enfants, a-t-il compromis leur réussite ? Et moi qui m'interroge, mes parents sont-ils fiers de moi ? Ai-je été un fils irréprochable ? Est-ce qu'on a été de bons enfants ? Héritiers d'une culture méditerranéenne patriarcale et populaire, on a pris et on a laissé. On a hérité et on a inventé. On a construit et on a improvisé. Sans esprit de conquête. On a vécu ce qu'on avait à vivre. On n'a pas été des enfants olympiques, nous.

ABDELWAHEB SEFSAF



© Christophe Raynaud de Lage



© Christophe Raynaud de Lage



Note d'intention et de mise en scène

Ulysse de Taourirt s'inscrit dans la continuité du travail mené avec *Si loin Si proche*. Après le volet 1, qui évoque la figure de la mère et livre mon regard d'enfant sur notre tentative de retour en Algérie dans les années 70, le volet 2 entreprend, quant à lui, l'évocation de la figure du père à travers mon regard d'adolescent des années 80. Bien que s'inscrivant dans une logique chronologique, les deux volets resteront autonomes et pourront se voir indépendamment ou en diptyque. Le mythe du retour toujours farouchement entretenu et jamais remis en question cède la place à un questionnement grandissant. L'héritage social et culturel, à l'orientalisme populaire et bouillonnant, se frotte au courant réformateur d'une Europe des années 70 bousculée par une jeunesse aux idées larges. Les codes se télescopent, les vérités s'opposent, c'est le temps des négociations identitaires. La construction de notre identité comme une partie d'échecs qui se livre. C'est aussi l'évocation de l'Orient des lumières, des sciences et de la philosophie. Un Orient paternel, image d'un père ouvrier intellectuel passionné de lettres et de politique. L'humanité est prise en étau entre le monde terrestre, palpable et mouvant et le monde céleste, refuge de nos légendes et croyances.

La réalité théâtrale s'ancre entre ces deux espaces symboliques. Le texte, lui, est matériel, concret, précis dans les dates. Il évoque, il convoque, il questionne, il positionne. Le récit homérique à la gloire du père laisse la place aux questionnements les plus intimes pour dessiner en relief les méandres de la construction d'une identité hors-sol qui tente désespérément de s'enraciner. La musique crée des couleurs, des espaces, du temps. Elle entre en vibration et ondule pour donner forme aux émotions. Le « matériel électronique », tantôt boucles synthétiques stakhanovistes, tantôt matériaux abstraits et rythmiques, crée des contrepoints, des « chants », « contrechants » aux instruments acoustiques, vivants et approximatifs. Une mélodie orientale, aux quarts

de tons à peine suggérés par un oud affûté, languoureuse et ensoleillée, sur fond de bits électros, urbanisés et génétiquement modifiés. Une danse des émotions, une zone de turbulence entre anti-cyclone et dépression.

À la rencontre entre théâtre et musique s'ajoute celle du cinéma où des formats courts nous plongent dans une évocation du passé. L'image pour dissiper le trouble du souvenir, pour concrétiser l'ailleurs, l'étranger, le lointain. Deux courts métrages permettront une mise en perspective du récit.

Le mariage de Soraya

Âgée de neuf ans, Soraya, la mère de notre protagoniste, quitte l'oliveraie où elle garde ses chèvres pour être promise en mariage.

Ulysse de Taourirt

En empruntant aux célèbres *Chroniques algériennes* d'Albert Camus leur réalité factuelle, je souhaite recréer par l'image le contexte de cette famine qui décima les campagnes kabyles et provoqua un premier élan migratoire. Deux courts métrages pour écrire ma petite histoire intime de l'immigration, pour reconstruire les fondations d'une identité bâtie sur le sable mouvant du souvenir et soigner les blessures invisibles de l'exil. Comprendre les motivations du départ, tracer le parcours de la chute du Paradis. Redonner à ce jardin d'Éden entretenu dans nos cœurs, ses couleurs. Le vert lumineux des oliviers ensoleillés, le violet des figuiers alourdis par les fruits gorgés de sucre, le bleu du ciel, la pâle blancheur des maisons peintes à la chaux, mais aussi, le rouge du sang, la transparence des larmes, le jaune du typhus, la noirceur de la mort. Ces couleurs qui manquent à nos identités, et créent des vides dans nos âmes, des tempêtes contre lesquelles nous ne pouvons cesser de lutter sous peine de naufrage. *Fluctuat nec mergitur*. Quelques images pour recréer un monde enfoui, un plancher, un socle. C'est une quête esthétique, celle de l'alliance parfaite entre théâtre et musique. C'est une conquête, celle de mon identité.

ABDELWAHEB SEFSAF

Extraits

PROLOGUE

La banlieue est un monde à part où l'on enferme nos cauchemars et projette nos fantasmes. Elle fût jadis un projet social, un paradis pour ouvriers issus des campagnes françaises et de l'immigration. Une « masse populaire » que l'indignation médiatique des années 70 interdisait qu'elle fût encore logée dans des bidonvilles construits avec du mauvais bois de palettes.

Ce paradis devenu ghetto, c'est le monde d'où je viens, celui où j'ai grandi, où j'ai vu ma mère et mon père travailler fièrement. Un petit paradis où nous n'avons jamais manqué de rien, ni d'amour ni de pain, ni d'espoir. Dans ce jardin d'Éden, je vénérerais mon père telle la figure d'un demi-dieu, un héros antique caché sous l'apparence d'un ouvrier ordinaire et doté d'une force surhumaine puisée dans le pouvoir intarissable de l'huile d'olive sacrée de Kabylie.

Tel un Ulysse des mers ayant bravé les flots, revenu par deux fois triomphant du royaume d'Hadès, il était le héros des récits que ma grand-mère nous chantait. Récit où, enfant, il échappa à la famine et au typhus qui exterminèrent son village en lui laissant un frère et la charge de sa mère. Celui de son retour héroïque des enfers, quand un coup de grisou referma sur lui le ciel et la terre, l'obligeant à survivre sept jours et sept nuits dans l'obscurité froide et humide des dédales sans fin

des mines de charbon. Son combat contre le cyclope fut celui contre la France coloniale. Une guerre d'indépendance qu'il mena de l'intérieur en combat rapproché contre la bête. De 1954 à 196, il collecta des fonds pour alimenter les caisses du Front de Libération National algérien. Il risquait la torture et la prison, il le savait. Comme la vague sur le rocher, sa vie aurait pu se briser, sans laisser plus de traces que l'écume sur l'eau. À tout moment son destin aurait pu basculer et son sort rejoindre celui des innombrables moudjahidines anonymes tombés du champ d'honneur à celui de l'oubli. Mais sa détermination, son courage, étaient plus forts que la crainte d'un ennemi invincible.

Le héros n'est pas celui qui ne connaît pas la peur, le héros est celui qui la dépasse.

Malgré son allure, ses habits usés et ses mots simples, j'avais depuis longtemps percé le secret de sa surhumanité. Je ne le voyais jamais se lever et jamais se coucher. Parfois, à peine sorti de mon sommeil, j'entendais le gros camion Mercedes démarrer dans le froid de l'hiver, comme un gros chat qui ronronnait à mon oreille jusqu'à ce que je tombe, à nouveau, dans les bras de Morphée. Il s'en allait de nuit, vendre ses fruits et ses légumes, pour revenir le jour transpirant et affamé. Il mangeait comme un ogre et rotait comme tel. Après



© Christophe Raynaud de Lage

le journal télévisé, il retournait en besogne car jamais il n'arrêtait de travailler. Apte au labeur 365 jours de l'année, aucune fièvre n'aurait su le retenir prisonnier de son lit. Polyglotte et homme de lettres, son intelligence était sans limite, lui le passionné d'histoire et de géopolitique avait réponse à tout. Était-il capable de chagrin, de douleur ? Avait-il versé quelques larmes au décès de sa mère, ma « Jida Titsou » adorée ? Je le pensais au-dessus des faiblesses humaines, et pour tout dire, je le croyais immortel.

Dans mes rêves, il m'apparaissait tel Atlas portant le monde sur ses épaules. À ses côtés je vivais heureux, à ses côtés rien ne pourrait jamais m'arriver. Aucun fantôme n'aurait trompé sa vigilance, aucune sorcière, aucun génie malveillant. Ses baisers magiques savaient mieux que les mots me consoler de mes peines et soigner mes blessures et aucune de mes fièvres n'auraient survécu aux potions qu'il me faisait ingurgiter, faites d'huile d'olive, d'herbes du bled et de « hantiss puant ».

Le « hantiss puant » était un amalgame de plantes et de substances mystérieuses qui semblaient avoir macéré dans du papier jauni depuis la nuit des temps. Une odeur et un goût infects lui conféraient des vertus médicinales insondables. Parfaitement imbuvable, il nous guérissait sans délai tant nous redoutions de devoir y retourner.

Aujourd'hui, mon père est devenu un vieil homme aux jambes fragiles et à la mémoire capricieuse. Je voudrais, à mon tour, être un héros échappé d'un récit ancien pour arrêter la fuite inéluctable du temps et garder mon père encore un peu à mes côtés, car je sais à présent qu'il n'est pas immortel et qu'un jour, en silence, il s'en ira.

Quand ma mère le suivra, fatiguée d'avoir pris soin de son homme toute sa vie, d'avoir nourri et élevé dix enfants, tenu la maison, contre vents et tempêtes, dans un état de propreté impeccable, sans jamais la moindre reconnaissance, que restera-t-il de leur mémoire ? De celle de leurs semblables ? Que restera-t-il de leur langue, de leurs mots, de leurs croyances ? Que restera-t-il de ce temps passé à construire la France en

même temps que la maison de l'impossible retour ? Que restera-t-il de leurs voix, de leurs mains usées, de leurs démarches effacées ? De ces banlieues de béton qui furent des havres de paix, le chômage, les populations déplacées, la stigmatisation, en ont fait des ghettos, des cités hideuses où l'espoir s'est éteint. La légèreté s'est envolée, laissant la place aux discours politiques haineux et au repli identitaire. Les âmes vives ont déserté ces banlieues sans horizon. Le quotidien est devenu un combat. Un combat pour la dignité.

Le mariage de Soraya

1945, dans une Europe à bout de souffle, l'Allemagne en ruine signe la capitulation. Dans une petite maison de Kabylie, au lieu-dit l'Ahzib, ma mère, Soraya voit le jour. La France demande aux populations indigènes d'inscrire chaque nouveau-né dans le registre des naissances. Mon grand-père a préparé son beau cheval blanc, mais le temps est mauvais et il doit renoncer. Les routes de montagne sont périlleuses et Sétif est à plus d'une semaine. Soraya prendra l'identité de sa grande sœur, emportée par la rougeole trois ans plus tôt. Pour l'administration, elle s'appellera, Lamia, né le 4 octobre 194. 1953, Soraya, officiellement âgée de 11 ans, garde les chèvres dans l'oliveraie.

Ma grand-mère crie depuis la maison :

« Soraya, viens tout de suite. Dépêche-toi, il faut pas qu'ils te trouvent comme ça. Les invités arrivent pour toi. Soraya, les cheveux en bataille, porte sa tunique trouée et sale. Ma grand-mère court dans la chambre.

– C'est ta robe ? demande Soraya.

Fatima rapièce, raccourcit, resserre, fait de la magie.

– Tiens, enfile-la.

– Elle est jolie.

– Toi aussi t'es jolie, mais t'es sale. Va te laver, vite. Après je te coifferai les cheveux.

– C'est qui les invités ?

– Cherche pas, sois gentille. Ta belle-mère est venue te demander en mariage.

Les invités arrivent, trois hommes et deux femmes. En principe, Soraya ne reste pas quand il y a des hommes. Mais cette fois ma grand-mère insiste. Soraya rougit et va

« *Dans ce jardin d'Éden, je vénérerais mon père telle la figure d'un demi-dieu, un héros antique caché sous l'apparence d'un ouvrier ordinaire et doté d'une force surhumaine puisée dans le pouvoir intarissable de l'huile d'olive sacrée de Kabylie.* »

EXTRAIT



se blottir dans un coin.

– Tiens, c’est pour toi.

Soraya ose à peine regarder.

– Tiens, c’est pour toi !

Une robe, des savonnettes et un foulard. C’est ça son Djhez, sa dot. On lui dit qu’Arezki, le marié, n’est pas là, il travaille en France. Il vient de divorcer de Zohra et il a un garçon, Wahid. Soraya entend ce qui se dit, mais ne comprend pas tout. C’est une conversation d’adultes. Elle a honte et elle attend qu’on l’autorise à quitter la pièce. Puis enfin les invités prennent congé.

– Ça y est t’es mariée. Tu peux être heureuse, c’est une bonne famille... bon, va vite, les chèvres sont toutes seules. Soraya enlève sa robe, enfile sa tunique et court rejoindre ses chèvres.

1958, cinq ans ont passé depuis la demande en mariage et Soraya a aujourd’hui 16 ans. Dans l’Algérie en guerre d’indépendance, on célèbre le mariage de mon père et de ma mère. Arezki est arrivé de métropole, avec son cousin Mohend. La France a imposé aux familles de quitter les vallées pour se réunir dans le centre du village. Elle veut contrôler l’aide apportée aux Fellagas. Les familles de mon père et de ma mère ont eu l’obligation d’abandonner leurs maisons. Elles sont accueillies chez la cousine Bahia qui a perdu son mari. C’est là qu’on organisera la petite fête. Les noces sont célébrées et c’est le départ pour Alger. Mon cousin Rachid est venu les conduire avec son fourgon. Les routes de montagne ne leur laissent aucun répit. Ma mère, qui n’est jamais montée dans une voiture, vide ses tripes jusqu’à l’arrivée à Bordj. Puis un taxi les amène à Alger où un avion les attend. On n’a pas cru bon de prévenir la jeune mariée que l’avion est un moyen de transport aérien. Tétanisée après la première poussée des moteurs, Soraya ne peut retenir un cri de terreur quand l’avion décolle. Pendant la traversée, le repas « Air Algérie » ne passe pas, elle vide ses tripes à nouveau. Arrivée à Lyon, alors que l’avion atterrit, elle épuise ses dernières réserves de souffle dans un hurlement pathétique. On n’avait pas cru bon, une nouvelle fois, de la prévenir qu’un avion ça atterrit. À Saint-Etienne, le jeune couple s’installe rue José Frappa dans un logement une pièce, sans eau courante ni toilettes. Elles sont au rez-de-chaussée en face de l’appartement du propriétaire. Ma mère, jugée trop jeune, n’a pas le droit de sortir. Le bâtiment est occupé par des ouvriers célibataires. La petite famille vit là. Mon père, ma mère, ma grand-mère, mon grand frère.

Arezki travaille à la mine, il est étayeur, un travail dan-

gereux et mal payé, mais qui donne droit à un appartement deux pièces dans le quartier du Soleil. Là-bas, ils auront leurs premiers enfants, Awa et Maryam. Cette fois il y a l’eau, mais toujours pas de toilettes. Elles sont au fond de la cour et tout le bâtiment y a accès. Le matin, c’est « la chaîne ». Après deux ans, c’est l’installation dans les hauts de Saint-Etienne. Mon père se rend à la mine à vélo. Trente-deux kilomètres aller-retour. Nous avons l’eau courante... pas tous les jours. Mais enfin, nous avons les toilettes sur le palier, et nous ne les partageons qu’avec une seule famille... nombreuse : celle de Mohend et Louisa. Après un grave accident, mon père quitte la mine. Mohend et lui achètent un camion et ouvrent une petite épicerie. Maman accouche de Assia et de Aziz. Pour elle, c’est un grand changement, elle est autorisée à quitter l’appartement. Après la faillite du magasin, nous nous installons rue de la Pareille. Mohend ouvre un café et mon père se lance sur les marchés dans le commerce des fruits et légumes. Au premier étage de la rue de la Pareille naîtront Ayoub et Walid.

Lundi 22 décembre 1969, 1h du matin, au rez-de-chaussée de la petite rue de la Pareille, ma mère est prise de contractions. D’un geste machinal, mon père allume la radio dans la voiture qui les conduit à l’hôpital.

Actualités internationales, fin 1969

LIBYE > Alors que le roi Idriss 1^{er} était en déplacement en Turquie, le « Mouvement des Officiers Unionistes Libres » du tout jeune capitaine Mouammar Kadhafi, fils de berger âgé de 7 ans, a organisé à Tripoli un coup d’État et a pris le pouvoir sans effusion de sang.

IRAK > Nouveau putsch conduit par des officiers baassistes. Hassan al Bakr devient président de la République. Saddam Hussein devient le numéro deux du régime.

FRANCE > Scandale des vedettes de Cherbourg. Israël sous embargo achète 5 vedettes militaires à la France, le gouvernement français ridiculisé demande une enquête.

LIBAN > Un accord signé au Caire par le général Boustani et Yasser Arafat réglemente les rapports entre le Liban et la Palestine.

FRANCE > Première allocution télévisée du président Pompidou. Jacques Chirac, ministre de l’économie et des finances, annonce l’augmentation du SMIG de 3,15 à 3,7 F / Société : le Conseil de Paris se prononce contre le stationnement payant.

EGYPTE > Raid de 8 heures de l’aviation israélienne sur les rampes de lancement à 0 km derrière le canal de Suez.

ISRAËL > La Knesset vote la confiance au nouveau gouvernement Golda Meïr.

MAROC > Échec de la conférence des chefs d’État arabes de Rabat : scission entre États progressistes et conservateurs.

TUNISIE > Bourguiba réélu président de la République, avec 99,76 % des suffrages.

L'équipe artistique

Abdelwaheb Sefsaf

Après une formation à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Saint-Etienne, Abdelwaheb Sefsaf participe à plusieurs mises en scène de Daniel Benoin et Jacques Nichet. En 1999, il fonde Dezoriental, un groupe de musique world à l'ascension fulgurante qui donne plus de 400 concerts dans les plus prestigieux festivals nationaux et internationaux et signe plusieurs albums chez Sony Music auprès du prestigieux Label Dreyfus. En 2006, le groupe reçoit le prix Coup de cœur de l'Académie Charles-Cros.

En tant que comédien-chanteur, il travaille avec Claudia Stavisky et Claude Brozzoni autour du spectacle *Quand m'embrasseras-tu ?*, adaptation théâtrale et musicale des textes de Mahmoud Darwich et Jacques Nichet avec lequel il reçoit avec Georges Baux le Grand prix du Syndicat de la critique « Meilleure musique de scène » pour le spectacle *Casimir et Caroline* d'Ödön von Horváth.



© Christophe Raynaud de Lage

En 2011, avec la scénographe et plasticienne Souad Sefsaf, il fonde la compagnie Nomade In France, avec l'ambition de développer un théâtre-musical de formes nouvelles qui traverse les âges, les cultures, les traditions et les genres, un théâtre d'ouverture et de décroisement. De 2012 à 2014, il est directeur du Théâtre de Roanne – Scène régionale (Loire). En 2014, il crée son premier texte de théâtre, *Médina Mérika*, qui partira en tournée pour plus de cent représentations et reçoit en 2018 le prix du Jury Momix, festival international de la création pour la jeunesse de Kingersheim. Depuis, ce sont sept spectacles, dont les deux derniers, *Si loin Si proche* et *Ulysse de Taourirt*, qui forment un diptyque intime sur le récit de son enfance et l'histoire de son père immigré algérien arrivé en France en 1948. Il crée en complicité avec Georges Baux, Marion Guerrero, Marion Aubert, Rémi Devos, Jérôme Richer, Souad Sefsaf, Nestor Kéa, Daniel Kawka, André Minvielle et une large équipe de technicien·ne·s, comédien·ne·s, chanteur·se·s, plasticien·ne·s, réalisat·rice·eur·s, dans une exploration permanente de la relation entre musique, théâtre et vidéo. En collaboration avec l'ensemble Canticum Novum, sa prochaine création, *Kaldûn*, autour de la déportation des Algériens et Communards en Nouvelle-Calédonie est prévue à l'automne 2023. Parallèlement à ses projets de création, il mène auprès des publics des projets d'actions culturelles d'envergure mêlant écriture, théâtre, musique et vidéo.

Depuis janvier 2023, il est directeur du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines-CDN.

Marion Guerrero

Marion Guerrero est diplômée de l'ENSAD de Montpellier et de l'Atelier Volant du Théâtre national de Toulouse. Elle fonde Tire pas la nappe avec Marion Aubert et Capucine Ducastelle, et répond également à des commandes de mises en scène pour les compagnies Nomade in France, Divine Triumph, La grande horloge, Alcibiade... Elle est intervenante et membre du jury à l'ENSAD de Montpellier et à La Comédie de Saint Etienne. Elle intervient également à L'Atelier au Théâtre national de Toulouse, structure d'insertion professionnelle pour jeunes comédiens, et à L'École du Théâtre du Nord. Parallèlement, elle mène ses projets de comédienne, pour Tire pas la nappe sur les textes de Marion Aubert, Copi, Shakespeare, Minyana, Ionesco, Brecht, et pour des metteurs en scène tels Abdelwaheb Sefsaf, Christophe Rauck, Jean-Claude Fall, Ariel Garcia-Valdès, Jacques Nichet. Elle est aussi comédienne au cinéma pour Guillaume Tion dans *Vaudeville dead*, Emmanuel Jessua dans *El Alba*, Emmanuelle Raymond dans *En attendant Patrick*, Pauline Collin dans *Ambulances* et Frédéric Astruc dans *Lichen*. Elle est scénariste de plusieurs courts métrages dont *Finir ma liste* qu'elle réalise en 2016 et *Pause* en 2020. Elle écrit actuellement un long métrage, *Beaucoup rire et beaucoup pleurer*, en collaboration avec Emma Benestan. Elle co-écrit également deux courts métrages, *Bourrasque*, avec Bruno Mathé et *Double foyer* avec Julien Bodet.



© Romain Debouchaud



© D.R.

Georges Baux

Il fonde avec son frère en 1978 le Studio Deltour, à Toulouse, qui devient un des studios importants du Sud de la France pour la chanson française, le rock et la musique traditionnelle occitane. En 2016, il est producteur musical de l'album *Intime One Time* d'André Minvielle. Bernard Lavilliers lui propose de le rejoindre sur scène aux claviers pour sa tournée en 1992. Commence alors une relation étroite, qui le voit s'exprimer comme compositeur, arrangeur et réalisateur sur de nombreux albums. Une Victoire de la musique les récompense en 2012 pour le Meilleur album de chanson française. Le titre *Les Mains d'or*, dont il est arrangeur, reste une référence dans la carrière de Bernard Lavilliers. Leur collaboration continue à ce jour, notamment pour les prises de voix. En parallèle, il démarre en 1993 une expérience musicale dans le théâtre. Se succèdent alors des créations avec Jacques Nichet, récompensées également par deux prix nationaux, pour *Alceste* et *Casimir et Caroline*. Il est en 1998 directeur musical de *La tragédie du Roi Christophe*, d'Aimée Césaire, au Festival d'Avignon. Trois créations suivent avec Claude Brozzoni, dont le remarqué *Quand m'embrasseras-tu ?*, sur des textes de Mahmoud Darwich. Il rencontre en 1993 Abdelwaheb Sefsaf, acteur puis chanteur du groupe Dézoriantal, dont Georges Baux est le producteur musical. Au sein de la compagnie Nomade in France, ils enchaînent ensemble depuis 2014 les spectacles sous forme de récit-concert : *Médina Mérika*, *Murs*, *Si loin Si proche*, *Ulysse de Taourirt*.

Clément Faure

Clément Faure est un guitariste et chanteur, installé à Lyon depuis 2011. Formé à l'ENM de Villeurbanne dans le département Rock et musiques amplifiées, il est également diplômé d'État comme professeur de musique, toujours dans le domaine des musiques actuelles. Il a collaboré avec de nombreux artistes en tant que guitariste et choriste, sur scène comme en studio, de la chanson française (Pierrick Vivares, Côme, Grimme, Yves-marie belloT) aux musiques urbaines avec *La Jetée*, en passant par le rock avec *l'Ombre du 8*. Depuis 2014, il est également Logar, artiste folk dont le premier album *A Year In a Life* a été salué par la critique (Rock&Folk, indiemusic). En 2019, il compose et enregistre avec Antony Gatta la musique du documentaire *En bonne compagnie chez les grandes personnes* de Boromo, réalisé par Mathieu Villard et Elodie Dondaine. En 2021, il rejoint la compagnie Nomade in France, pour participer à la tournée d'*Ulysse de Taourirt*.



photos © Christophe Raynaud

Antony Gatta

Percussionniste et compositeur, Antony Gatta aime créer des univers percussifs singuliers inspirés par ses passions musicales et ses voyages. Des musiques urbaines jusqu'aux traditionnelles, en passant par l'improvisation et la chanson, il a collaboré avec de nombreux artistes tels Joce Mienniel, Logar, Houria Aichi, Allain Leprest, Leroy Burgess, Karimouche, Les Orgres de Barback, Romain Didier, Dub Inc, Carina Salvado, Nomade in France, Riff Cohen, Titi Zaro, Julien Lallier La Escucha interior, Dezoriental, Stracho Temelkovski... Il a composé et réalisé les musiques de plusieurs documentaires, *Tankers en plein ciel* et *Tigres en plein ciel* de Bertrand Schmit, *En bonne compagnie chez les grandes personnes* d'Elodie Dondaine et Mathieu Villars, ou la B.O. pour la pièce de Leïla Anis, *Fille De...*



Malik Richeux

Violoniste de formation classique et jazz, Malik Richeux est compositeur-interprète et occupe depuis de nombreuses années une place singulière sur la scène musicale française. On le croise sur scène comme en studio aux côtés d'artistes divers. Avec le groupe de jazz manouche Latcho Drom, il parcourt les scènes du monde entier, joue ou enregistre avec Kiko Ruiz, Jean-Paul Raffit et l'orchestre de chambre d'hôtes, ou encore le groupe Dézoriantal. Son violon accompagne les musiques des films de Mehdi Charef et les chorégraphies d'Heddy Maalem. Il participe à différentes créations de Jacques Nichet dont il compose les musiques en complicité avec son compère Georges Baux. À Bordeaux, au sein de la compagnie du Réfectoire, il crée plusieurs spectacles à destination du jeune public, travaillant en étroite relation avec les auteurs. Il se consacre par ailleurs à la mise en chanson de textes du philosophe Emmanuel Fournier, poèmes consacrés à l'île de Ouessant où il vit. Il collabore avec Abdelwaheb Sefsaf sur ses spectacles de théâtre musical, notamment *Si Loïn si proche* et prochainement les créations *Kaldûn* et *Malik le Magnifik*.

